

Des hommes en cuisine chez Ananda Devi et Marie NDiaye

Florian Alix

M2FR435C / M4FR435C

Sexualités, genres, savoirs en littérature et dans les arts

Année 2024-2025

« Genre et alimentation »

Valentina Tomasini, « “Le couscous chez les hommes n’est jamais réussi”. La cuisine qui fait le genre », in Kilien Stengel (dir.), *La cuisine a-t-elle un « sexe » ? Femmes – Hommes, mode d’emploi du genre en cuisine*, Paris, L’Harmattan, 2018.

À partir d’un travail anthropologique sur un terrain marocain, la chercheuse s’intéresse aux représentations attachées au genre, au féminin et au masculin, dans la manière dont est conçue la cuisine dans les cultures humaines. Ce sont là les conclusions de l’article.

Nous revoilà à l’intérieur, dans la conclusion de ce papier qui essaie de frayer des chemins entre l’intime et le public, le personnel et le politique. « Faire » son genre, le défaire, le refaire et le devenir est un processus constant qui croise deux domaines que les sciences voudraient séparés et séparables : l’émotion et la rationalité. Et l’un des points de jonction de ces domaines est exactement la nourriture. Nourrir est un acte qui se construit à partir d’un fait biologique pour devenir acte genré. Chez les femmes, nourrir c’est aimer, l’amour se donne à manger dans les relations sociales dont elles ont la charge. Empoisonner c’est haïr, la haine qui transforme l’intimité du manger en danger. Ce n’est pas un hasard si, dans de nombreuses sociétés, y compris les sociétés occidentales ou la société marocaine dont il est question ici, le poison est considéré comme l’arme des femmes. Pouvoir génératif ou pouvoir destructeur, maintien des liens ou désagrégation : ces deux pôles ont en commun un sexe et un genre mais aussi une matérialité qui est le corps. Corps nourricier, corps de nourricière. L’alimentation, au croisement entre la nécessité biologique et le vecteur de culture, représente le point d’ancrage entre nature et culture, le point où se développent les émotions, la sexualité, les affects. Se donner à manger, dans l’exemple du sein, signifie toujours espérer que l’autre (te) mange. C’est un don qui, exactement comme pour les colliers trobiandais¹, requiert un retour et craint le refus. Le refus supposant un élément de conflit et de frustration, tandis que le retour ouvre à une jouissance, une satisfaction. Chez les hommes, les rapports s’inversent ; nourrir ne relève pas de l’obligation et l’entreprise de la cuisine représente un choix professionnel ou personnel. Cette marge de liberté ouvre donc à des possibilités de séparation de la sphère affective que les femmes ne peuvent pas se permettre officiellement.

¹ Allusion à l’ouvrage de Bonislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental* (1922), fondateur pour l’anthropologie contemporaine. À partir d’une étude de terrain réalisé chez les Triobiand, un peuple qui vit sur une île au Nord-Est de la Nouvelle-Guinée, Malinowski s’intéresse notamment aux notions de don et contre-don à l’intérieur de cette culture.

Jean-Pierre Gén  et Marie NDiaye, *La Gourmandise. Les p ch s capitaux 3*, Paris,  ditions du Centre Pompidou, 1996.

Elle était sereine comme si, pensait-elle, elle avait pris la place de son ombre et que rien de ce qui concernait la véritable Antoinette n'avait le pouvoir de la toucher intimement que le plaisir, que cette sorte particulière de plaisir. Il lui était égal d'avaloir autant de gras, autant de sucre. Elle était une ombre envahie de félicité, flottante, éternelle et insouciante. Il lui était égal de se bourrer de méchantes denrées. Elle se sentait, elle-même, incarner la bonté et la légèreté. Elle songeait avec un grand amour détaché, tranquille, aux enfants, au mari qui, souvent dans la vie d'en bas, à la maison, lui semblaient si lourds à porter et à aimer. Elle leur faisait d'ailleurs des quatre-quarts au chocolat, des cr mes anglaises, des biscuits au gingembre piquant, toutes choses auxquelles elle ne touchait pas. Manger en société la déconcertait. Elle avalait rapidement, sans plaisir, d testant être surprise en train d'ouvrir la bouche.

Ananda Devi, « *Kari disan* », *L'Ambassadeur triste*, Paris, Gallimard, 2015.

Je devais faire le service. J'apportais des assiettes aux dockers déjà ivres et, effrayé par leur présence massive et leur rire bruyant, je me faisant tout petit, je d posais l'assiette sur la table et repartais sans attendre, sauf lorsqu'ils me rattrapaient par le col de ma chemise pour me réclamer du *mazavarou*² ou une autre topette de rhum. Je me cachais et les observais, ahuri par la quantité de nourriture qu'ils ingurgitaient. Ils remplissaient par ailleurs de riz vapeur des boîtes de conserve de cinq kilos pour leur déjeuner. Lorsque j'ai demandé à mon père comment ils faisaient pour consommer autant de riz, il m'a dit que leur travail était de ceux que les hommes ordinaires ne pouvaient accomplir. Ils doivent porter sur leur dos des balles de cinquante à quatre-vingts kilos, m'a-t-il dit. Toute la journée, sous le soleil de Port-Louis, ils déchargent les camions, transportent les sacs dans les greniers et les chargent dans les chalands. Ce n'est pas à la portée de tout le monde. Leur corps est leur moteur, ils doivent le nourrir, et le riz, c'est leur carburant. J'ai regard  avec une sorte d'effroi leurs bras musculeux, leur torse massif, leurs jambes longues et fortes. Je ne m'imaginai pas faire leur travail (j'étais petit pour mon âge, et terriblement chétif). Ils parvenaient à rire et à s'amuser, mais sous la surface de cette peau merveilleusement lisse ondulaient une révolte et une rage contenues. Mon père, dans sa danse solitaire, huilait la machine, mais au bout de la nuit, les hommes qui quittaient sa gargote, tanguant comme des marins, étaient des bombes à retardement.

Ananda Devi, *Manger l'autre*, Paris, Grasset, 2018.

Pas même « obésité morbide ». « Morbide » tout court. Je l'étais. Ma vie l'était. Mon envie de nourriture l'était. Mon corps en déflagration l'était. Morbide j'étais et chaque jour le devenais davantage. Littéralement en processus de mort. Ce qui est certes le cas pour tout le monde, mais il n'y avait que moi pour le percevoir aussi clairement, pour le ressentir dans chaque repli et chaque boursoufflure, pour le confronter dans l'amplification débridée de ma chair, chaque essoufflement, chaque étouffement, et à chaque fois que je me réveillais au matin après avoir r v  que je p rissais sous une enclume de fonte qui n'était que mon propre corps.

Je mourais de mon corps.

Morbide, assassinée en puissance, je suis parvenue à l'adolescence en étant devenue mon propre boulet, ma propre chaîne, mon cercueil.

² Pâte pimentée.

Marie NDiaye, *Mon cœur à l'étroit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008 [2007].

Mon fils a posé sur la table un plat rempli d'une viande sombre, d'une sauce épaisse couleur de vin, et voilà qu'il me sert en abondance, précisant non sans rougir qu'il a passé de longues heures à cuisiner ce gibier – oh, comme je le sens fier de me faire apprécier ce qu'il a préparé. *Comment puis-je défaire aujourd'hui ce que j'ai formé vingt ans durant, comment puis-je délivrer mon fils de son attente anxieuse et coléreuse du jugement de sa mère – peu t'importent mes sentences, voudrais-je lui dire, elles ne valent pas plus que d'autres !*

Mon fils sert Wilma encore plus copieusement que moi, puis lui-même, avec parcimonie.

– Tu m'as reproché d'être grasse, dis-je d'une voix forte pour couvrir les plaintes du chien, mais je ne vais pas maigrir si tu me fais manger autant !

Mon fils me regarde. Je vois de la compassion dans ses yeux.

Il murmure :

– Wilma m'a expliqué, je comprends maintenant pourquoi tu m'as paru grosse, excuse-moi.

Je secoue la main vers lui, affolée, battant en retraite. Il est hors de question pour moi d'évoquer ce que je renferme.

Je commence à manger. La saveur puissante et compliquée de la viande, de la sauce m'étonne et m'épuise aussitôt. Une fatigue alourdit mes mâchoires, il m'est soudain intolérablement pénible de devoir mastiquer, tout en me concentrant sur le caractère de ce que je goûte afin de trouver les mots d'un commentaire. Par lassitude, je me contente de dire à mon fils que c'est très bon.

Ce n'est pas bon en vérité, c'est fort et agressif en tendineux, veut-il me soumettre à une sorte d'épreuve ?

Marie NDiaye, *La Cheffe, roman d'une cuisinière*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2018 [2016].

Seule cette tension, a toujours dit la Cheffe, permettait de supporter le labeur impitoyable de la cuisine.

Quand on ne la sentait pas en soi ou quand on la sentait sans en éprouver de plaisir et que les yeux se posaient alors sur les cadavres d'animaux dépecés, les légumes encore terreux, tous les ingrédients fermés sur le secret de leur goût et attendant sans rien faciliter, sombrement, qu'on sache ce qu'on allait faire d'eux, un écœurement, une immense lassitude pouvaient vous donner envie de fuir les lieux, disait la Cheffe, et de ne plus jamais vous sentir uni à la chair morte, aux odeurs lourdes, aux entrailles et à la graisse, aux tourments divers et monotones, à l'inévitable saleté, et aux souffrances de ceux, bêtes et hommes, qui préludaient à l'arrivée sur la table de la cuisine des denrées taciturnes, obtuses, hurlements des bêtes, fatigue des hommes, vous aviez envie de vous sauver au plus loin quand cette misère répétitive vous sautait au visage, que la froide exaltation créatrice ne vous protégeait pas, disait la Cheffe avec son petit sourire oblique, je l'ai fait parfois et j'ai cru me rendre libre, je suis toujours revenue, bien sûr, disait la Cheffe, car me libérer des épreuves de la cuisine me rendait plus malheureuse encore que de les subir, et je les subissais rarement alors que, loin d'elles, je souffrais sans répit, c'est certain.

Hors de ma cuisine, je n'ai jamais pu être heureuse bien longtemps, me disait la Cheffe, puis elle ajoutait avec une hâte contrainte : Sauf avec ma fille, et nous savions tous les deux que ce n'était pas vrai, je le savais en tout cas comme je savais que la Cheffe se sentait obligée d'inventer et d'exhiber un bonheur maternel, non pour elle-même, non par amour-propre mais pour tâcher d'en persuader sa fille, où qu'elle fût, elle n'était jamais avec elle, et comme si de tels mots répétés au fil des années pouvaient finir par imprégner l'air que respirait sa fille quelque part dans le monde et désarmer son cœur oublieux mais rancunier, son cœur qui ne gardait pas le souvenir de l'amour reçu mais tenait le compte rigoureux de prétendues vexations.